

L'enseignement à la philosophie dans une société libre ¹

par Gérard Allard

Si j'étais un philosophe sérieux, je poserais ce soir une question type de la philosophie ; je chercherais des essences à coup de « qu'est-ce que ». J'imiterais ainsi Socrate. Comme un taon qui pique, il s'acharnait sur ses concitoyens, en demandant, par exemple, à un homme mûr épris d'un bel adolescent : « Qu'est-ce que le beau lui-même ? » Ou en demandant à celui qui se promenait dans l'agora sans penser à mal et même sans penser du tout, si ce n'est au prix du poisson : « Qu'est-ce que le bonheur² ? » ou « Qu'est-ce qu'un homme respectable ? ». Le titre de la table ronde de ce soir me fournirait facilement quelques questions éminemment philosophiques, du genre : « Qu'est-ce que l'éducation ? »

Par bonheur, ou par malheur, je ne suis pas très sérieux. La preuve en est qu'un jeune homme, bien sérieux, qui suivait des cours de philosophie à l'université Laval et avec qui j'ai discuté quelques fois, a eu la bonté de me faire comprendre que je faisais de la philosophie par coquetterie. Et les gens coquets ne sont pas sérieux. Je ne suis même pas un philosophe. Mon titre officiel est celui de professeur de philosophie – vous

1. Conférence présentée à l'université Laval à Québec. Le texte a été légèrement corrigé. De plus, plusieurs des remarques de cette conférence ont été repris dans un autre texte qui porte le titre « Très cher Rosalinde », et qu'on trouve dans une collection qui porte le titre *Redites*.

2. Voir Diogène Laërce, *Vie et doctrines des philosophes illustres* II.6.1.

savez tous que le philosophe et le professeur de philosophie sont rarement le même homme. Pis encore, je suis professeur de philosophie dans un cégep. Ce qui me vaut aux yeux des vrais professeurs de philosophie la réputation d'être un vulgaire vulgarisateur. Voilà pourquoi je ne poserai pas de questions philosophiques. Encore moins, tenterai-je d'y répondre. Je raconterai plutôt quelques anecdotes, tirées de la vie de Diogène et de celle de Gérard Allard.

Tout le monde connaît Diogène le cynique. C'est lui qui se promenait par la ville d'Athènes en plein soleil, une lampe allumée à la main. Quand on lui demanda ce qu'il faisait, il répondit en dévisageant son interlocuteur : « Je cherche un être humain ³. » Après avoir traversé la ville entière, après avoir examiné tous ceux qu'il rencontra, Diogène jeta sa lampe inutile et conclut : « Je n'en ai trouvé aucun. » Comme vous voyez, ce n'était pas un philosophe très sérieux. Ce n'était pas non plus un homme très sensé : Diogène ne pouvait même pas reconnaître les hommes qu'il avait devant les yeux et que tous les autres pouvaient voir, dis-je, voir, avec leurs yeux voir, ce qui s'appelle voir.

Voilà ce qui est de Diogène. Du moins pour le moment. En ce qui a trait à moi, sujet qui me passionne, j'ai découvert un jour que je ne vivais pas dans le monde. Ou plutôt j'ai compris que je vivais dans un monde imprégné de mes propres opinions, couvert de la gangue de mes idées reçues. Cette découverte s'est faite mille et une fois, et pour en illustrer l'essentiel chaque cas ferait aussi bien l'affaire que tous les autres.

3. Voir Diogène Laërce VI.41.

Je *savais*, par exemple, qu'autrefois les hommes croyaient que le Soleil tournait autour de la Terre ; comme à tous les autres enfants de notre vingtième siècle de science et de technologie, on m'avait appris que le progrès de l'humanité, sur cette question et sur une infinité d'autres, était fonction de la découverte d'une attitude ou d'une méthode, dites modernes : une fois pour toutes, la situation de l'homme face à la vérité et la nature avait changé et notre prise sur le monde s'était affermie. On m'avait inculqué cette opinion et, en premier de classe que je tâchais d'être, je m'étais pour ainsi dire incorporé la leçon : on n'adhère pas à un dogme, on le devient.

Or un jour – par quel concours de circonstances, Dieu seul le sait et le diable s'en doute – je me suis mis à rêver à ces pauvres *moyenâgeux*, en m'efforçant de comprendre comment ils avaient pu penser comme ils l'avaient fait. Disons qu'une sympathie mal placée a été le début de ma corruption. « Comment peut-on s'imaginer que le Soleil tourne autour de la Terre ? » me suis-je demandé, moi qui *savais* tout le contraire. Sans doute avait joué la lettre de quelques textes bibliques, que les gens d'alors lisaient sans trop penser et au premier degré, quand ils pouvaient les lire ; sans doute y avait-il eu l'influence des scolastiques dits décadents ; sans doute avait agi la pression sociale par le parfait concert des voix répétant tous les matins : « Le Soleil s'est levé. » J'ai vite compris que l'unanimité étouffante dans laquelle vivaient les tristes sires du Moyen-Âge tenait à la force de l'autorité et surtout à un besoin d'avoir des réponses claires et nettes, solides, sur toutes sortes de questions, un besoin de sécurité psychologique, disons,

et de stabilité sociale. Or en essayant de comprendre les gens d'autrefois, je me suis surpris à me comprendre moi-même, c'est-à-dire à comprendre que j'aurais pensé comme n'importe lequel d'entre eux si j'avais été dans leur situation : en essayant de les comprendre, je réussissais à le faire, et par rétroaction je commençais à me comprendre moi-même un peu mieux.

Permettez-moi d'interrompre cette passionnante autobiographie intellectuelle, pour raconter une autre anecdote tirée de la vie de Diogène. On dit que quand Diogène arriva à Athènes, il s'attacha à Antisthène le philosophe. Ce dernier le repoussait sans arrêt, parce qu'il ne voulait avoir aucun disciple. Un jour enfin, Antisthène frappa Diogène de son bâton. Diogène lui aurait alors dit en avançant la tête : « Cogne donc : tu ne trouveras pas de gourdin assez dur pour me chasser aussi longtemps que tu me donneras l'impression de tenir des propos sensés ! » À partir de ce jour, selon l'historiette, Diogène devint l'ami d'Antisthène, qui se mit à parler avec lui des secrets de la vie la plus simple⁴.

Mais je reviens à moi. J'ai donc découvert un jour que j'aurais pu être un homme du Moyen-Âge, que j'aurais pu penser que le Soleil tournait autour de la Terre. « Mais justement, murmurait en moi l'opinion qu'on m'avait inculquée, si tu vois clair dans ton illusion possible, si tu vois la possibilité de ton illusion, c'est parce que tu ne te trouves pas dans les mêmes circonstances que les hommes du Moyen-Âge, c'est parce que tu n'es pas pris dans l'étau des opinions fausses d'autrefois ; en fin de compte, c'est grâce à la

4. Voir Diogène Laërce VI.21.

modernité que tu sais ce qu'ignoraient ces pauvres hères. Et les choses ne sont pas du tout les mêmes pour toi qu'ils l'étaient pour eux ; et ton progrès est sans retour. » Pourtant, ai-je répondu à ce respectable moi-même, j'avais pu les comprendre, ces hommes du Moyen-Âge. N'était-il pas évident qu'ils m'étaient plus proches que je ne le soupçonnais d'abord ? Je n'y échappais pas.

Alors, le sol a glissé sous mes pieds : j'ai saisi, avec difficulté d'abord, puis avec de plus en plus d'assurance, une vérité bouleversante ; bien plus que de *pouvoir* être un homme du Moyen-Âge, j'étais bel et bien un d'eux. Non pas parce que je me mettais soudain à penser que le Soleil tournait autour de la Terre, mais parce que je pensais aussi peu, ou aussi mal, qu'eux. En somme, pourquoi étais-je sûr de vivre dans un système solaire et non dans un univers géocentrique ? Parce que mes professeurs me l'avaient dit. Parce que j'avais lu cette vérité dans les livres qui faisaient autorité en mon temps et chez moi. Parce qu'autour de moi tout le monde m'avait dit, m'avait répété, m'avait seriné que la Terre tournait autour du Soleil. J'avais conclu que tout-le-monde ne pouvait pas se tromper et que je ne pouvais quand même pas penser le contraire de tout-le-monde. Et cela m'avait fait plaisir de savoir que j'étais aussi sage, que démocrate obligé, j'étais malgré tout supérieur à la plupart des humains de l'histoire.

Mais en fait, qu'est-ce que je savais au sujet du Soleil et de la Terre ? Bien peu de choses, quand j'y regardais de près. Y avait-il quelqu'un qui en savait plus que moi ? Sans doute. Et je me trouvais dans une situation plus enviable que les gens du Moyen-Âge, en

ce qu'il m'avait été donné de vivre au moment où quelqu'un, que je ne connaissais pas, avait pu se prouver sans l'ombre d'un doute que la bonne vieille Terre roulait dans le vide. Mais ma supériorité ne tenait pas du tout à moi : quand il s'agissait de moi, de mon savoir et de mon manque de savoir, je me trouvais avoir été aussi crédule que ceux que je croyais dépasser ; ma foi pouvait avoir été plus vraie que la leur, mais moi aussi je n'avais fait que croire.

Après un autre moment de réflexion, j'ai compris que j'avais été même plus crédule que les manants et seigneurs du treizième siècle. Car l'idée qu'on se faisait autrefois de la situation de la Terre et du Soleil se conformait à une expérience première, tout de suite vérifiable, indépendante de toute autorité : la Terre ne donne aucune indication qu'elle bouge, et le Soleil en donne à tout moment. Sans doute faut-il analyser ces données comme il faut. Il n'en reste pas moins qu'elles témoignent en faveur de la théorie ptoléméenne plutôt que copernicienne. Et pourtant, contrairement à cette expérience – la seule que j'avais eue –, avant toute analyse, et sous la seule pression de l'autorité, j'avais déclaré que la Terre ne se tient pas ferme et que le Soleil ne se lève pas, même si le monde me *disait* le contraire de ce qu'on me disait. Ce fut, à cet instant, comme un lever de soleil : le fait indéniable, plus sûr que la fermeté de la Terre ou, selon d'autres, ses magnifiques voyages héliocentriques, était bel et bien que je ne savais pas ce que j'avais cru savoir.

En y réfléchissant encore un peu, je me suis rendu compte que je venais de changer de statut à nouveau. Je m'étais d'abord cru plus sage que les gens du Moyen-

Âge, ensuite aussi ignorant qu'eux, et puis moins indépendant d'esprit ; en fin de compte, je conclusais qu'il fallait faire des distinctions. En me détournant du Soleil et de la Terre pour n'examiner que moi et les autres qui regardions les astres, je découvrais qu'il y avait le problème du vrai et du faux, certes, mais aussi celui de l'opinion et de la science. C'est-à-dire qu'une opinion pouvait être vraie ou fausse, selon qu'elle se conformait ou non aux choses, mais qu'avant cela ou en même temps, celui qui entretenait une opinion pouvait imaginer qu'elle était autre chose qu'elle n'était, à savoir prendre une croyance pour une évidence, et une opinion pour de la science. Je découvrais aussi que la première des sciences, et peut-être la sagesse tout court, était de bien distinguer ce qu'on sait de ce qu'on ne sait pas, de prendre le temps de distinguer ce qu'on sait parce qu'on l'a vu et qu'on y a réfléchi de ce qu'on croit savoir parce que quelqu'un nous l'a dit et qu'il nous montre de l'affection comme un papa ou une maman comme il faut qui éduque bien son enfant.

Au fond, je ressemblais, tour à tour, à deux types de *moyenâgeux*. En disant que la Terre tournait autour du Soleil, j'avais été, pendant des années, semblable aux bonnes gens de 1293 qui disaient le contraire de moi, avec autant d'assurance que j'en avais mis. Cependant, il y avait eu – combien je n'aurais pas pu le deviner – il y avait eu des hommes du Moyen-Âge qui avaient atteint ma nouvelle sagesse : ce que tous les autres autour d'eux répétaient sans savoir en vérité, ils étaient conscients, eux, de l'ignorer, ou savaient qu'ils n'avaient qu'une opinion. Je partageais donc deux choses avec les hommes du Moyen-Âge : la capacité de m'imaginer des

savoirs que je n'avais pas, et la capacité de me corriger et de perdre ces illusions. J'en suis arrivé à penser qu'il y a au moins une caractéristique tout à fait humaine, une caractéristique qui paraît *cotemporelle*, ou coéternelle, à l'humanité elle-même, une caractéristique à deux faces : la capacité de *se tromper*, mais aussi de *se dé-tromper*. Et cette double ressemblance est, en dernière analyse, plus importante que toutes les différences qui s'ajouteraient par la suite : je suis heureux de posséder un appareil stéréo avec lecteur audionumérique, et je suis comme sécurisé par les merveilles de la médecine moderne ; mais, quant à l'essentiel, je me vois aussi démuni, et aussi bien muni, qu'un scolastique décadent ou qu'un Athénien assis dans l'agora discutant avec Socrate. Ou avec Diogène.

Ce qui me rappelle – je ne sais trop pourquoi – une autre phrase de Diogène. On rapporte que Diogène le cynique disait, il y a de ça plus de deux mille ans, qu'il est étrange qu'on achète de l'huile et qu'on la verse dans une lampe pour voir clair sur sa table de travail, mais qu'on ne veut rien dépenser de ses forces pour devenir plus sage, ou pour philosopher, de manière à bien discerner ce qu'il y a de meilleur pour l'existence.

Pour en revenir à moi, j'oserai dire ce soir que cette réflexion, bien naïve, je le reconnais, dont j'ai retracé les lignes de force ou les moments structurels, que cette réflexion renferme l'essentiel de ma vie. L'exemple de la révolution copernicienne que je viens de proposer n'est en fin de compte qu'un exemple, justement. Et il y a des questions plus fondamentales que celle de la vérité de l'héliocentrisme et du géocentrisme. Sans doute lorsque nous avons affaire à une pensée fortement liée, tout

élément mène à tous les autres. Chez Aristote, par exemple, la question de la position de la Lune dans le Tout conduit à celle de la définition de la nature, et cette dernière à celle de l'existence de Dieu, et les trois à la fois à la conception aristotélicienne du bonheur. Mais dans la géographie de nos opinions reçues, il n'en demeure pas moins qu'il y a des questions centrales. Ces questions centrales, capitales, qui commandent au réseau de toutes les autres questions et réponses, constituent l'empire de la philosophie. Quand on réfléchit à une question capitale, on aborde une question philosophique. Il faut sans doute que je m'explique.

Il y a deux sortes de questions : il y a la question qu'on pose à quelqu'un pour apprendre un fait et la question dont on dégage les enjeux pour voir clair dans le monde et en soi. Il y a la question que quelqu'un pose tout bêtement – sur la position du Soleil par rapport à la Terre, disons –, celle qui n'attend qu'une réponse pour sombrer dans le néant ; et il y a la question sur laquelle on réfléchit longuement quand on est seul, ou avec quelques amis – la question de l'amitié, par exemple –, une question qui persiste sur la rétine de l'esprit après que les réponses ponctuelles se sont évanouies. Or la question dans le deuxième sens se travaille toujours à partir d'un complexe de données intérieures qui préexistent à la question : des idées générales, des images formées depuis l'expérience sensible, des aspirations du cœur, des émotions gardées dans la mémoire sentimentale, des mots appris et dits, des comportements acceptés comme normaux en raison de la répétition. Aussi la question de l'amitié se pose à partir de tous ces plans à la fois, lesquels interfèrent entre eux

à tout moment. Une idée fait naître ou renaître une émotion qui provoque un mot qui justifie un acte ; ou tout le contraire, un acte justifie un mot qui provoque une émotion qui fait naître ou renaître une idée. Et nous *sommes saisis*, et *ressaisis*, par ce complexe sans trop l'avoir voulu, peut-être à cause d'un événement surgi devant nous, parfois à cause d'une anecdote, d'une phrase, d'un mot qu'un autre dit comme ça, sans pressentir ce qu'il met en marche. Notre vie est un affrontement constant entre ce que j'appellerai le monde extérieur, celui des faits, et le monde intérieur, celui de l'opinion. Sans doute, supposons-nous toujours, espérons-nous toujours, que nos opinions sont aussi justes que possible, qu'elles collent à la réalité. Mais c'est lorsque se perd l'évidence de cette cohésion que commence le questionnement philosophique.

Voilà pour la question philosophique. Mais n'y a-t-il pas des réponses philosophiques ? Sans doute. En voici un exemple. Un jour, quelqu'un demanda à Diogène : « Quelle est la plus belle chose au monde ? » Il répondit : « La liberté de parole ⁵. »

Une réponse philosophique est une réponse à la Diogène, une réponse cynique, si vous le voulez. Une réponse philosophique est, à mon sens, une réponse qui se mine elle-même, une réponse qui invite celui qui la reçoit à penser pour lui-même. La plupart des réponses que nous donnons aux questions qu'on nous pose visent

5. Voir Diogène Laërce VI.69. Le mot grec est *parrêsia*, qui dit le comportement dont les Athéniens étaient bien fiers. Mais Diogène l'entend d'une nouvelle façon, parce que la liberté de la parole ne veut rien s'il ne rend pas possible, si elle ne fait pas entendre une autre liberté plus intérieure. C'est le sujet de cette conférence.

à régler un problème ; elles sont un terme. La réponse de Diogène, elle, est si énigmatique qu'elle nous fait réfléchir ; elle est un début. Après avoir entendu le mot du vieux cynique, on se surprend à hocher la tête et à se demander : en quoi la liberté de langage est-elle la chose la plus belle ? Une réponse philosophique relance la réflexion pour que la réponse reçue devienne une réponse appropriée, c'est-à-dire une réponse qu'on s'est appropriée.

Certes, à nous, fils et filles des démocraties libérales, châteaux forts de la liberté, la bonté, voire la beauté, de la liberté paraît une évidence. La liberté est bonne et belle sous toutes ses formes : liberté d'acheter tout ce qu'on veut, liberté de se déplacer à son gré, liberté de s'assembler, dans un pub ou ailleurs, liberté de choisir son gouvernement, liberté d'opinion. Et depuis quelque temps, la chute du mur de Berlin nous a confirmé dans notre opinion au sujet de la liberté, et peut-être dans notre certitude que le progrès de la liberté est inévitable, qu'un jour la liberté sous toutes ses formes sera accessible à tous. Et alors la liberté sera devenue facile et il n'y aura plus d'effort à faire, et il ne faudra plus être vigilant, et nous pourrons tous nous reposer et faire autre chose, comme regarder nos séries télévisuelles préférées.

Mais la réponse de Diogène, ou encore la vie de Diogène, me suggère qu'il y a au moins une liberté qui sera toujours difficile à acquérir ; c'est même une liberté que la plupart d'entre nous craignent autant que la mort qui nous attend tous : la liberté de l'opinion. Je ne dis pas la liberté d'opinion, mais la liberté de l'opinion, soit cette liberté qui est le résultat d'une libération de

l'opinion. Je pense à la liberté dont Platon voulait parler lorsqu'il inventa sa fameuse allégorie de la caverne. Que dit alors Socrate si ce n'est que penser, ce n'est pas s'éduquer, mais se *déséduquer*, que penser, c'est se libérer des ombres de la caverne pour se préparer à voir les choses telles qu'elles sont. Que dit alors Socrate si ce n'est qu'une double crainte nous retient dans la caverne des ombres : la crainte de perdre l'ombre de soi, qui est au début la seule connaissance de soi que nous avons, et la crainte du mépris de nos *co-prisonniers*, ceux qui veulent être maîtres de la caverne, ceux qui pour mériter leur pouvoir acceptent de devenir des experts, des experts en matière d'ombre, des docteurs en ombre.

Permettez-moi de raconter une dernière anecdote au sujet de l'inénarrable Diogène. Un jour, alors qu'il prenait du soleil étendu dehors, Alexandre le Grand survint, se dressa de tout son sérieux devant le philosophe peu sérieux et lui dit : « Demande-moi ce que tu veux et je te le donne : je suis le maître du monde. » Diogène lui répondit : « Ce que je veux ? Je veux que tu te déplaces de quelques pieds, tu me fais de l'ombre. Tu me présentes Alexandre, fils de Philippe. Mais je préfère voir le Soleil ⁶. »

6. Voir Diogène Laërce VI.39.